

LE MONDE QUI VIENT...

Deuxième partie: Le défi environnemental

Avertis par des spécialistes du climat relayés par nombre de militants conscients et tous peu écoutés, nous voyons venir devant nous le temps des catastrophes naturelles. Certes, elles ne semblent pas être si naturelles que cela puisque beaucoup de gens nous disent qu'elles sont la conséquence du productivisme humain. Mais elles sont naturelles dans la mesure où elles échappent au contrôle de ces mêmes humains. Ces catastrophes naturelles entraînent avec elles des catastrophes humaines. Elles vont remodeler l'apparence même de notre monde. Si en France le littoral atlantique est grignoté mètre après mètre de façon inexorable sans entraîner pour le moment de grand bouleversement de population, il n'en est pas de même ailleurs où des millions de gens vont se retrouver avec les pieds dans l'eau. Que va-t-il se passer au Bangladesh où la moitié du pays est cinq mètres au-dessous du niveau de la mer? L'Inde a déjà prévu ce risque en construisant une barrière, un mur de 3.200 kilomètres, pour empêcher les réfugiés climatiques de venir chercher abri chez elle.

Les énergies fossiles, vieilles de millions d'années, se font de plus en plus rares et simultanément deviennent de plus en plus chères à extraire, alors que leurs utilisations insensées aggravent les risques climatiques. Leur remplacement par les terres rares augmente ces risques. La concurrence démente que se livrent les industries agroalimentaires a pour conséquence la raréfaction régulière des surfaces boisées ou herbacées qui transforment le gaz carbonique et qui, ce faisant, participent à l'équilibre de notre atmosphère.

Il est de bon ton de penser dans nos pays que la dégradation environnementale ne fera que rendre nos conditions de vie plus difficiles sans toucher à nos organisations sociales. C'est évidemment un leurre. Les transferts de populations vont entraîner dans les pays hôtes, malgré eux, des déséquilibres profonds. La raréfaction progressive des énergies fossiles aura pour conséquence une refonte complète des modes de distribution et de consommation de ces flux. Qui aura droit aux sous-produits et qui n'y aura pas droit? Tout cela aura des effets politiques. Il suffit de voir ce qui s'est passé en Irak-Syrie. Au départ il y eut la volonté de mettre la main sur les champs pétrolifères, cet appétit était enrobé d'un discours démocrate. À l'arrivée un nouvel État émergea qui se mit en place en balayant sur son chemin les résistances fantoches qui lui étaient opposées. La particularité de ce nouveau venu réside dans son discours. Éminemment religieux, c'est un mélange de retour aux origines, celle d'un islam mythifié, et d'un refus de la culture occidentale, d'une dénonciation d'un impérialisme de même origine, le tout agrémenté d'une dimension messianique, le retour du califat. Cette structure ne résista pas à l'offensive des États déjà constitués, tant son existence les menaçaient eux-mêmes. Ce messianisme répond, reflète, correspond aujourd'hui comme il le fera demain à cette inquiétude permanente face aux changements permanents mondiaux. Face à ces dangers, la globalisation technologique du monde semble apporter une solution.

La société numérique

Avant d'aller plus loin, il faut juste remarquer que la société actuelle n'a jamais été aussi fragile. Elle tient tout entière debout par la grâce de quelques fils électriques. Il suffirait que quelques-uns des plus gros d'entre eux soient coupés, brisés, sabotés pour qu'une catastrophe humaine considérable ait lieu. Pour le moment il n'en est rien, ce qui nous permet de penser aux solutions numériques qui nous sont proposées ainsi qu'à la forme nouvelle que prennent les sociétés humaines. Cette énergie est produite en grosse partie par des centrales nucléaires. Ce qui permet de justifier aux yeux du plus grand nombre l'existence de ce danger permanent et menaçant. Autour de cette production et par sa grâce, un monde numérique se met en place qui, jour après jour, grignote les possibilités de vivre sans fil à la patte. La possibilité de transporter un téléphone dans sa poche est devenue au fil du temps l'obligation d'en garder un allumé en permanence. Ces outils bien pratiques, qui permettaient d'être joignable facilement, ont changé d'utilisation: ils sont de-

venus des outils sociaux permettant bien sûr de téléphoner mais, surtout, la miniaturisation aidant, de participer directement au mode de production total. Il suffit en effet d'avoir une de ces «*applis*» pour pouvoir vendre ou acheter des objets (un vieux vélo ou une maison neuve) ou des services (appeler un V.T.C. ou chercher un travail) sans avoir besoin de la médiation patronale traditionnelle. Ils sont aussi devenus des outils universels. Il suffit de voir les réfugiés comme les migrants qui, dès leur arrivée sur le sol européen, cherchent de l'eau et la possibilité de recharger leurs appareils.

Derrière ces innovations technologiques plane le concept de progrès. Cette idée que nous avons héritée du 20^{ème} siècle comme pendant des luttes sociales, l'évolution technologique d'alors semblant annoncer une société libérée du travail, a fait à mon avis long feu. Il faut désormais faire la différence entre une technologie libératrice et une autre aliénante. La frontière théorico-idéologique entre les deux étant la plupart du temps floue si ce n'est souvent inexistante.

C'est dans ce flou, dans ce vide théorique, que s'est glissée l'idée de l'amélioration de l'homme, autrement dit le transhumanisme. Cette idéologie tente de faire la synthèse entre ces techniques au départ réparatrices, liées à une médecine qui tente d'améliorer la vie, d'une part et la technologie que l'on qualifie de sociale (sic) de l'autre. En arrière-plan la question d'une autre façon de créer la vie comme d'en repousser les limites apparaît. La mort ne devenant à terme qu'un accident de parcours.

Nous sommes entrés dans une société où le lien social ne passe plus entre les gens que l'on croise dans la rue, au travail ou dans chaque famille. Le lien social circule à travers cet appareil que l'on transporte avec soi toute la journée et que l'on garde allumé souvent la nuit. Il nous permet de faire des tas de choses, aussi bien trouver du travail que déclarer son amour ou même rompre. Sous une forme ou une autre, chaque utilisateur offre une information, nourrit cet ogre dénommé *Big Data* qui offre à bien des entreprises dites «*du web*» le carburant nécessaire à leur fonctionnement. Les plus grandes comme *Microsoft, Google, Apple, Facebook, Amazon* et bien d'autres de taille inférieure utilisent l'information que nous leur procurons à des fins commerciales. Nous sommes devenus leurs employés non payés, incapables de réclamer un salaire, de négocier des conditions de travail acceptables. Il nous est impossible de nous mettre en grève. L'arnaque imparable, c'est de nous faire croire qu'en échange cette information fournie gratuitement, nous avons droit à utiliser gratuitement des outils sociaux. Chacun sachant pertinemment que c'est la gratuité de la matière première, c'est-à-dire les informations que nous produisons sans nous en rendre compte en utilisant Internet qui est la garante de la réussite financière de ces entreprises.

Si pendant des siècles la richesse pouvait correspondre à la capacité de produire ou de contrôler la production de richesses concrètes, aujourd'hui il n'en est plus de même. La production immatérielle domine le monde.

Penser le monde

Voilà le défi auquel les anarchistes sont confrontés en ce moment. Notre monde doit faire face à trois défis. Le premier est environnemental, le second est économique et technologique, le troisième est humain.

C'est ce dernier qui oblige à penser en urgence. Les migrations, pour quelques raisons que ce soit, économiques, environnementales ou guerrières, menacent la stabilité du monde. Il n'est plus possible de nous réfugier dans la citadelle d'une société développée. Près d'un quart de milliard d'individus sont de façon permanente en recherche d'un asile. L'équilibre humain des sociétés hôtes est en péril. Face à ce que certains appellent l'effet de seuil, c'est-à-dire le moment où l'impression de ne plus être chez soi prédomine, alors des courants de rejet xénophobe et parfois raciste se développent.

On ne peut pas croire que nous allons rester indemnes. Nous vivons dans un monde unifié d'un point de vue économique et technologique. La baisse de la productivité en Chine impacte l'Amérique du Sud. La baisse du prix du pétrole met en danger nombre d'économies locales. Nous avons bien vu que la crise financière dite des *subprimes* qui a pris naissance aux États-Unis a, en même temps, jeté toute la planète dans un *maelström* financier dont nous ne sommes toujours pas sortis depuis 2008 et d'autre part fait apparaître en pleine lumière un capitalisme financier libéré apparemment des nécessités d'une production concrète. La quête d'une croissance hypothétique empoisonne de façon différente tout autant nos élites que les couches prolétaires. Ce mythe né dans une Europe en reconstruction n'a plus de sens aujourd'hui.

Nous vivons dans un monde où le dérèglement climatique ne se passe plus seulement ailleurs. Nous vivons sur une planète où ce qui se passe ailleurs a un impact chez nous. Nous vivons dans un monde uni-

fié, solidaire d'où la solidarité est absente. L'idéologie économiste libérale nous propose un monde utilitaire. Existe-t-il une alternative? À cette question fondamentale, il semble que seule la mouvance islamique ait une réponse qui dépasse celles des petits groupes libertaires. L'État du même nom qui en était le héraut proposait et ses héritiers proposent toujours une autre vision de la vie. Leur monde est séparé en deux, ceux que croient et les autres. Pour Boualem Sansal, auteur de 2084 (1), c'est un système qui «*n'épuise pas les ressources de la nature! Il prône une vie archaïque. La population n'a pas besoin de voitures ni de télévision*». Les anarchistes peuvent-ils proposer autre chose? Kropotkine, encore lui, nous a donné de quoi bâtir une autre vision de l'avenir. Dans son ouvrage *L'Entraide* (2), il nous rappelle ceci: «*Dans la pratique de l'entraide, qui remonte jusqu'aux plus lointains débuts de l'évolution, nous trouvons ainsi la source positive et certaine de nos conceptions éthiques; et nous pouvons affirmer que pour le progrès moral de l'homme, le grand facteur fut l'entraide, et non pas la lutte. Et de nos jours encore, c'est dans une plus large extension de l'entraide que nous voyons la meilleure garantie d'une plus haute évolution de notre espèce*».

Pierre SOMMERMEYER.

(1) Boualem Sansal, *2084: La fin du monde*, Paris, Gallimard, 2015.

(2) Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Paris, Hachette, 1906, p.326